

# FRITHJOF SCHUON ET RENÉ GUÉNON

MARTIN LINGS

Dans le titre de cet exposé le nom de Schuon précède celui de Guénon parce qu'il sera ici principalement question du premier; nous avons, en effet, déjà consacré un exposé au seul Guénon<sup>1</sup>. Mais, en principe leur message n'est qu'une seule et même chose. Le thème essentiel de leurs œuvres est l'ésotérisme, c'est-à-dire l'aspect intérieur de la religion que le Christ a résumé en disant que « le Royaume de Dieu est au-dedans de vous » ou « cherchez et vous trouverez; frappez et on vous ouvrira. »

Ils ont inévitablement écrit aussi sur l'exotérisme parce qu'en dépit de l'existence de certains rites purement ésotériques, les principaux rites obligatoires d'une religion qui sont accomplis comme exotériques par la grande majorité des fidèles, deviennent ésotériques lorsqu'ils sont accomplis par la minorité ésotériste. En d'autres termes, subjectivement parlant, les aspirations de la majorité se limitent au salut alors que les aspirations de la minorité ne visent rien moins que la sanctification. Il est vrai qu'il y a de nombreux degrés de sanctification et que l'ésotérisme est constitué de cercles concentriques car « il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus ». Mais cette question n'est guère l'objet de notre propos, car Guénon et Schuon n'ont jamais laissé leurs lecteurs perdre de vue que l'aspiration spirituelle, au plein sens du terme, ne peut être satisfaite que par l'Identité Suprême, c'est-à-dire par la réalisation effective que le véritable Soi n'est autre que l'Un, l'Absolu, la Perfection Infinie que nous nommons Dieu.

Ces deux auteurs sont d'accord sur l'essentiel mais ils diffèrent largement dans la façon de l'exprimer. Bien sûr, Guénon fut le pionnier et, jeune homme, il avait déjà vu clairement que chez l'homme d'Occident l'intelligence, d'une manière générale, se trouvait éloignée de la religion. Elle ne participait plus aux choses de l'esprit; Guénon était donc extrêmement conscient de la nécessité d'exprimer les vérités spirituelles de manière à convaincre les hommes et les femmes virtuellement doués d'une intelligence capable d'atteindre le seul objet pouvant vraiment les satisfaire, c'est-à-dire la Réalité divine, l'Objet qui justifie l'existence de l'Intelligence. Pour y parvenir dans un monde de plus en plus en proie à l'hérésie et aux pseudo-religions, il lui fallait rappeler à l'homme du vingtième siècle la nécessité de l'orthodoxie, qui présuppose d'abord une Révélation divine mais aussi une Tradition ayant fidèlement maintenu ce que le Ciel a révélé. Il a ainsi redonné à l'orthodoxie sa véritable signification, rectitude du jugement qui oblige l'homme intelligent non seulement à rejeter l'hérésie mais aussi à reconnaître la validité des autres fois si elles sont fondées sur les deux principes, Révélation et Tradition.

La fonction de Guénon, en tant que pionnier, s'exprima, providentiellement sans doute, dans un style évoquant l'action d'un archer. Ses formules frappaient comme des flèches, émanant d'une inébranlable certitude pour se planter au centre même de la cible, dans l'im-

---

1. Le présent exposé reprend le texte d'une conférence donnée à la Temenos Academy le 14 Juillet 1999, devant un auditoire qui n'était pas familier des écrits des deux hommes. La traduction française du texte de la conférence consacrée à René Guénon est parue dans *Connaissance des Religions*, Janvier-Juin 1995, n° 41-42.

mense majorité des cas. L'indéniable attraction qu'exerce une telle spontanéité explique la considérable influence que les écrits de Guénon continuent à exercer sur ses lecteurs. Il est vrai que ce style comporte un danger de simplification et même inévitablement qu'une ou deux flèches n'atteignent pas leur but.

Providentiellement Schuon s'est révélé être le complément de Guénon.

L'un des aspects de la différence entre ces deux écrivains me devint manifeste à propos de l'une des œuvres maîtresses de René Guénon, *Le Règne de la Quantité et les signes des Temps*. J'eus en effet le privilège d'être la première personne à lire ce livre que l'auteur me donna chapitre par chapitre. Quand il fut terminé il me dit : « Maintenant je vais écrire le texte définitif ». Mais le texte final s'avéra presque identique au soi-disant « brouillon ». Au contraire lorsque Schuon rédigeait le texte définitif il faisait à cette occasion de nombreux changements et il n'était même pas certain, pour dire le moins, que le dit texte ne deviendrait pas aussi un brouillon au profit d'un texte encore plus élaboré. Non qu'il lui soit difficile d'écrire, lui aussi « tirait des flèches » à sa manière, mais il ne simplifiait jamais, il était excessivement conscient de l'extrême complexité de la vérité sur certains plans et n'était pas facilement satisfait s'il n'avait rendu compte de cette complexité.

Il est caractéristique chez lui d'aller aussi loin qu'il est légitimement possible, à la rencontre, sur leur propre terrain, de ceux dont il combat les opinions. Autrement dit ses thèses sont élaborées en détail, en prévoyant toutes les objections possibles, en appréciant leur valeur et en les écartant.

Par exemple dans *De l'Unité transcendante des Religions*, il aborde la question des missionnaires – en particulier les missionnaires chrétiens, puisque ce livre concerne d'abord l'Occident moderne. Il rend justice à la vie de sacrifice menée par la plupart des missionnaires et admet que dans certains cas elle a subjectivement même une valeur mystique. Il reconnaît qu'il y a relativement peu de cas où un individu est plus adapté à une autre religion que celle du monde où il est né et a été élevé. Mais il nous rappelle aussi – je cite ses propres termes : « On peut passer d'une forme traditionnelle à une autre sans être converti »<sup>2</sup>. Il ajoute que cela peut se produire – je reprends de nouveau ses propres termes – « pour des raisons d'opportunité ésotérique, donc spirituelle ». Il ne donne aucun exemple et passe à la suite. Nous nous arrêterons cependant ici un instant parce que les premiers exemples qui viennent à l'esprit sont justement ceux des deux hommes dont il est ici question. Guénon comme Schuon ont été élevé comme chrétiens et tous deux, à un certain stade de leur vie sont passés du Christianisme à l'Islam. A première vue l'« opportunité spirituelle » en question pourrait sembler être, dans les deux cas, la présence d'un grand Maître spirituel dans la religion vers laquelle ils se sont tournés et l'absence d'un équivalent dans l'autre; c'est certainement là la véritable explication des changements qui ont eu lieu pour d'autres, par la suite, car bien que Schuon ait eu beaucoup de disciples d'origine musulmane, ils furent en majorité d'origine chrétienne ou juive. Mais à y regarder de plus près, pour Guénon et pour Schuon eux-mêmes, cette explication n'est pas convaincante. Il est vrai que Guénon a reçu une initiation soufie d'un des représentants d'un éminent Shaykh soufi égyptien qu'il ne rencontra jamais mais auquel il dédia, plus tard, son livre *Le symbolisme de la Croix*; il est également vrai que Schuon devint le disciple du grand Shaykh algérien Ahmed al-Alawî dont il fut indubitablement le successeur. Mais dans son article « Note sur René Guénon »<sup>3</sup>, Schuon exprima clairement que Guénon était, à son avis, un homme tout à fait exceptionnel, qui n'avait pas besoin de suivre une voie ni un guide, mais qui avait à transmettre un message d'importance universelle pour l'humanité et qui avait besoin pour

2. *De l'Unité transcendante des Religions*, Gallimard, 1968, p. 96.

3. *Cahier de l'Herne René Guénon*, Editions de l'Herne, 1985.

lui-même d'un état qui soit en harmonie avec ce message. Au demeurant quand on lit cet article on a l'impression qu'à certains égards Schuon écrit pour lui-même. Pour sa part il avait à délivrer non seulement un message analogue à celui de Guénon mais il était aussi un Maître spirituel-né et pour remplir cette fonction il fallait qu'il devienne un maillon d'une chaîne spirituelle initiatique d'un ordre ésotérique authentique. Plus précisément la voie pour laquelle il était éminemment qualifié comme guide spirituel était une voie de connaissance plutôt qu'une voie d'amour. En d'autres termes c'était précisément la voie que le message de Guénon avait pour fin dernière ; voie qui, pour le moins, diverge très profondément du mysticisme chrétien de notre temps. En somme, nous avons ici deux hommes, conscients, depuis leur prime jeunesse, d'être ici-bas des étrangers ayant l'impérieuse nécessité de trouver l'état le moins hostile possible que puisse leur offrir le territoire étranger qu'est ce monde. Je n'ai pas la prétention de tracer ici, pour chacun d'eux, par cette dernière assertion et dans ce qui précède une ligne exacte de réflexion mais on peut dire que ce qu'ils n'auraient pas prévu eux-mêmes l'aurait été par la Providence ; pour ce qui est de l'état voulu par le Ciel, ayons la sagesse, confrontés aux faits, de voir qu'en ce qui concerne les trois religions mondiales, plus ouvertes aux chercheurs venant de l'extérieur que l'Hindouisme et le Judaïsme, le Ciel semble avoir donné, d'une manière générale, l'Orient au Bouddhisme et l'Occident au Christianisme ; pour sa part le Coran rappelle aux musulmans qu'ils sont « une communauté de juste milieu ». Il est clair, en vérité, que l'Islam est une sorte de pont entre l'Orient et l'Occident, ce qui favorise l'universalité du message qu'il représente. De plus le Soufisme, aspect intérieur de l'Islam, est principalement une voie de connaissance et le Coran lui-même est implacablement universaliste, dans une immense mesure qui dépasse largement la capacité de compréhension du musulman moyen.

Ces deux changements de forme religieuse comme ceux des disciples de Schuon ne peuvent être considérés comme des « conversions » au sens ordinaire du terme parce que la religion d'origine reste aimée et vénérée au même degré que la nouvelle religion adoptée. De telles possibilités dépassent de beaucoup le domaine des missionnaires, qui fut notre point de départ et auquel nous revenons maintenant. Notre adhésion spontanée à la vérité exprimée dans le titre de Schuon *De l'Unité transcendante des Religions* nous fait espérer des arguments émanant directement de cette vérité et Schuon ne nous déçoit pas. A propos des tentatives de conversion d'hindous au Christianisme il écrit : « ... l'on s'adresse à des Brahmanes pour exiger d'eux l'abandon total d'une tradition plusieurs fois millénaire, dont d'innombrables générations ont fait l'expérience spirituelle et qui a produit des fleurs de sagesse et de sainteté jusqu'à nos jours ; les arguments que l'on produit pour justifier cette exigence inouïe ne contiennent cependant rien qui soit logiquement concluant, ni proportionné à l'ampleur de l'exigence en question ; les raisons qu'auront les Brahmanes de rester fidèles à leur patrimoine spirituel seront donc infiniment plus solides pour eux que les raisons pour lesquelles on veut les amener à cesser d'être ce qu'ils sont. La disproportion au point de vue hindou, entre l'immense réalité de la tradition brahmanique et l'insuffisance des contre-arguments religieux est telle, que cela devrait suffire pour prouver que, si Dieu voulait soumettre le monde entier à une seule religion, les arguments de celle-ci ne seraient pas si faibles, ni ceux de certains soi-disant « infidèles » si forts »<sup>4</sup>... et la réfutation de Schuon de la prétention que l'Islam est une pseudo-religion est également incontestable : « ... que Dieu ait pu permettre à une religion qui aurait été inventée par un homme de conquérir une partie de l'humanité et de se maintenir, pendant plus d'un millénaire, sur le quart du globe habité, en trompant l'amour, la foi et l'espérance d'une légion d'âmes sincères et ferventes,

---

4. *De l'Unité transcendante des Religions*, Gallimard, 1968, p. 30.

cela est encore contraire aux Lois de la Miséricorde divine, ou, en d'autres termes, à celles de la Possibilité universelle. »<sup>5</sup>

Le livre dont sont extraites les deux dernières citations, *De l'Unité transcendante des Religions*, fut publié en français un peu plus de deux ans avant la mort de Guénon ; il l'avait en très haute estime, spécialement le chapitre intitulé « Nature particulière et universalité de la tradition chrétienne » que l'on peut considérer comme complétant certains vides laissés par Guénon lui-même.

Le titre d'un autre livre de Schuon, *L'Ésotérisme comme principe et comme voie*, résume, peut-on dire, l'ensemble de ses écrits. Pour résumer les écrits de Guénon il faudrait changer ce titre en « l'ésotérisme comme principe en vue de la voie ». Guénon n'a jamais perdu de vue la Voie, et l'on pourrait vraiment dire que l'un de ses principaux thèmes était « le chemin vers la Voie », mais il n'écrivit pas directement sur le sujet de la voie spirituelle alors que Schuon l'a fait en étant lui-même un maître spirituel en charge de nombreuses âmes ; ses écrits sont donc riches d'observations psychologiques de la plus haute importance. Jung, non sans sagacité, fit une fois remarquer que « l'âme est l'objet de la psychologie moderne. Malheureusement elle en est aussi le sujet ». Mais il est permis de douter que Jung ait eu conscience combien cette remarque portait condamnation de la science moderne en question. Dans les civilisations traditionnelles on admettait que l'âme ne pouvait être étudiée qu'à partir d'un niveau qui la transcende, c'est-à-dire à partir du niveau spirituel. Les autorités reconnues pour ce faire étaient les prêtres. Quand Schuon parle de l'âme nous acceptons immédiatement ce qu'il dit, parce que nous avons la certitude qu'il parle à partir d'un niveau qui transcende le domaine psychique.

Quand il vint vivre en Indiana, il reçut chaque année la visite d'un homme-médecine Corbeau, Thomas Yellowtail. Schuon me fit une fois remarquer que certaines personnes pouvaient trouver ces visites régulières surprenantes mais que l'explication en était très simple. Il me dit textuellement : « Yellowtail est profondément conscient d'être prêtre par nature et il pressent la même conscience en moi en dépit des nombreuses différences extérieures qui existent entre nous. »

Il faut que je mentionne ici, sans avoir le temps de m'y arrêter, qu'un des remarquables aspects de la pénétration psychologique de Schuon est mis en évidence dans son fascinant livre *Castes et Races*. En un sens il est doublement fascinant en raison du caractère communicatif de la propre fascination de Schuon, fascination pour les oppositions et les correspondances existant entre les castes et par la richesse des nuances que révèlent les races. Il comporte un troisième chapitre, également passionnant, sur l'art, sujet qui, lorsqu'il n'est pas au premier plan dans ses écrits, s'y trouve souvent en arrière-plan car il était lui-même artiste en tant que peintre et poète. Durant la première moitié du vingtième siècle ce n'est pas à Guénon mais à Coomaraswamy que nous dûmes nous référer en ce qui concerne la dimension artistique. Mais bien qu'elle se trouvât étrangement absente dans les écrits de Guénon nous devons nous rappeler avec une immense gratitude de tout ce qu'il a écrit sur les symboles, le symbolisme étant le langage de l'art sacré. Schuon me dit un jour : « Sur le symbolisme Guénon est imbattable ». Nous parlions toujours en français ensemble et quand il me dit cela il martela la table du poing à chaque syllabe du mot « imbattable ».

Schuon demande un engagement total dans la voie : « La connaissance ne sauve qu'à condition d'engager tout ce que nous sommes (...) La connaissance métaphysique est sacrée. C'est le propre des choses sacrées d'exiger de l'homme tout ce qu'il est. »<sup>6</sup>

---

5. *Ibid.*, p. 36.

6. *Perspectives spirituelles et faits humains*. Maisonneuve et Larose, 1989, p. 185-186.

Quel est ce tout ? La réponse à cette question est le thème d'un chapitre de *L'Ésotérisme comme principe et comme voie*, intitulé « La triple nature de l'homme » ; une grande partie de ses autres écrits ont trait à cette triple totalité. En résumé il s'agit de connaître, de vouloir et d'aimer la divine Réalité. Comme la Voie requiert une conscience perpétuelle de cette triade, Schuon la formule souvent comme compréhension, concentration et conformité. Les facultés correspondantes sont l'intelligence, la volonté et l'âme ou le caractère et elles se rattachent respectivement à la Vérité, la Voie et la Vertu, c'est-à-dire à la doctrine, à la méthode et à la morale. On pourrait objecter que l'intelligence et la volonté sont toutes deux des facultés de l'âme. Mais chez l'homme, tel qu'il a été créé et tel qu'il cherche à devenir, elles transcendent infiniment le plan humain : ce n'est que le plan inférieur de l'intelligence qui entre dans la substance psychique et le plan le plus extérieur de la volonté qui est humain au sens limité du terme. L'intelligence est un rayon de lumière issu de la Vérité Divine et la volonté s'enracine dans le Divin Soi. L'un des premiers problèmes de la Voie est que pour l'homme profane l'intelligence et la volonté ne sont guère que les instruments destinés à satisfaire les désirs de l'âme. Ils sont les serviteurs dont elle est le maître. La Voie commence par la compréhension que désormais le soi-disant maître doit suivre les directives de ses serviteurs de naguère. Ce n'est pas facile et, dès l'abord, les éléments psychiques sont divisés entre eux, la majorité se soumettant assez bien au changement – sans cela il ne serait pas question de Voie – mais les autres, à des degrés divers, ne se résignent pas ou demeurent indécis.

Compréhension, concentration, conformité : l'âme doit se conformer par vertu. Mais elle conserve un certain pouvoir parce que sans sa conformité, sans son amour, sans l'assimilation des qualités de l'Aimé, en y participant à travers les vertus, aucun progrès spirituel n'est possible. Tout un chapitre de *L'Ésotérisme comme principe et comme voie* est intitulé « Les vertus dans la Voie ».

Guénon évite le problème moral, sans doute parce qu'il avait conscience de l'existence d'une vaste réaction, dans sa propre génération, contre un moralisme inintelligent. Schuon, à sa manière, s'arrête sur ce sujet, sans faire de moralisme, en insistant beaucoup sur l'importance de la beauté intérieure de la vertu. Il demande à ses disciples la beauté de l'âme comme base tout à fait obligatoire sans laquelle l'intelligence et la volonté ne peuvent être opérantes comme il conviendrait. Il cite continuellement dans ses écrits et dans ses exposés la formule platonicienne « la Beauté est la splendeur de la Vérité », en ce sens qu'*a contrario*, si cette splendeur fait défaut, cela signifie que la Vérité n'est pas pleinement présente.

J'aimerais maintenant mettre en évidence une caractéristique particulière de Schuon qu'on pourrait appeler « le bon sens spirituel ». Je crois l'avoir entendu utiliser dans certains cas cette expression même.

Le passage suivant en est un exemple typique : « (...) on ne peut pas se soumettre à un idéal contraignant – ni chercher à se dépasser en vue de Dieu – sans porter dans l'âme ce que les psychanalystes appellent des « complexes » ; ceci revient à dire qu'il y a des « complexes » qui sont normaux chez l'homme spirituel ou même simplement chez l'homme convenable, et que, inversement, l'absence de « complexes » n'est pas forcément une vertu, pour dire le moins ». <sup>7</sup>

Cet autre extrait en est un autre exemple en ce qu'il exprime un aspect de ce que Schuon cherche à faire par ses livres. Le but est le même que celui de Guénon, qui l'aurait entièrement approuvé. Mais il illustre aussi une différence car il émane clairement de la plume de Schuon et non de la sienne : « (...) il faut dire que les progressistes ne se trompent pas tout à fait quand ils estiment qu'il y a quelque chose, dans la religion, qui ne va plus ; en fait, l'argumentation individualiste et sentimentale avec laquelle opère la piété traditionnelle ne

---

7. *L'ésotérisme comme principe et comme voie*, Dervy, 1978, p. 122.

mord plus guère sur les consciences, et il en est ainsi, non seulement pour la simple raison que l'homme moderne est irréligieux, mais aussi parce que les arguments religieux habituels, n'allant pas suffisamment au fond des choses et n'ayant d'ailleurs pas eu besoin autrefois de le faire, sont quelque peu usés psychologiquement et ne répondent pas à certains besoins de causalité. C'est un phénomène paradoxal que les sociétés humaines, si d'une part elles dégénèrent avec le temps, accumulent d'autre part des expériences en vieillissant, ces dernières fussent-elles mêlées d'erreurs; c'est ce dont devrait tenir compte une « pastorale » soucieuse d'efficacité, non en puisant des directives nouvelles dans l'erreur commune, mais au contraire en utilisant des arguments d'un ordre supérieur, intellectuel et non sentimental; de la sorte, on sauverait au moins quelques uns, – et un plus grand nombre qu'on ne serait tenté de supposer, – alors qu'avec la « pastorale » scientifique et démagogique on ne sauve personne. »<sup>8</sup>

On peut aussi citer, à titre d'exemple du bon sens réaliste de Schuon, un autre texte, mais il conviendrait mieux alors de parler de bon sens céleste, car ici comme ailleurs il a toujours en vue le domaine céleste : « Il faut se représenter un ciel d'été plein de bonheur, puis des hommes simples qui le regardent en y projetant leur rêve de l'au-delà; ensuite, il faut imaginer qu'il serait possible de les amener dans le gouffre noir et glacial – au silence écrasant – des galaxies et des nébuleuses. Un trop grand nombre y perdraient leur foi; c'est exactement ce qui se passe à la suite de la science moderne, chez les savants comme chez les victimes de la vulgarisation. Ce que la plupart des hommes ne savent pas, – et s'ils pouvaient le savoir, pourquoi leur demanderait-on de croire? – c'est que ce ciel bleu, illusoire en tant qu'erreur optique et démenti par la vision de l'espace interplanétaire, est néanmoins un reflet adéquat du Ciel des Anges et des Bienheureux, et que c'est donc, malgré tout, ce mirage bleu au nuage d'argent qui avait raison et qui gardera le dernier mot; s'en étonner reviendrait à admettre que c'est par hasard que nous sommes sur terre et que nous voyons le ciel comme nous le voyons »<sup>9</sup>.

On pourrait s'étonner que Schuon, qui contrairement à Guénon avait une fonction de maître spirituel, ait dans l'ensemble beaucoup plus écrit que ne le fit Guénon à propos de chaque religion, de ses aspects extérieurs aussi bien qu'intérieurs. Il le fit en partie pour l'enseignement de ses disciples, car une voie de connaissance au plein sens du terme implique une certaine compréhension de l'économie divine des choses. Je dis « en partie » parce qu'il le fit aussi pour sa propre satisfaction. Il m'a dit un jour : « S'il existait une religion que je n'aimerais pas, je n'aurais point de repos jusqu'à ce que je l'aime ». Pour lui les religions faisaient partie des grands signes de Dieu, chacune étant admirable; il attendait donc la même attitude de ses disciples dans la mesure de leur capacité.

Ce qui n'est généralement pas connu cependant c'est qu'il écrivait aussi des textes exclusivement pour ses disciples et non en vue de les publier, bien que certains passages ait été incorporés dans quelques-uns de ses derniers livres. Ces textes au nombre d'environ 1200, la plupart d'entre eux n'ayant qu'une page, peuvent être considérés comme appartenant au centre le plus intérieur du Soufisme et par extension à tous les centres spirituels les plus intérieurs.

Tout centre véritable ayant son rayonnement, je donnerai toutefois ici deux exemples.

Le premier dont je ne citerai que la partie centrale est intitulé « L'enchaînement des Quintessences » : « La quintessence du monde est l'homme. La quintessence de l'homme est la religion. La quintessence de la religion est la prière. La quintessence de la prière est l'invocation. C'est là la signification du verset coranique : « Le souvenir de Dieu est ce

---

8. *Forme et substance dans les religions*. Dervy, 1975, p. 204

9. *Comprendre l'Islam*, Collection Points Sagesse, Le Seuil, 1976, p. 135.

qu'il y a de plus grand »<sup>10</sup>. Si l'homme n'avait plus que quelques instants à vivre, il ne pourrait plus faire autre chose que d'invoquer Dieu. Par là il satisferait à toutes les exigences de la prière, de la religion, de la condition humaine. »

Le second de ces textes a pour titre « Les deux grands moments » et c'est avec lui que je terminerai mon exposé : « Il y a deux moments dans la vie qui sont tout, et c'est le moment présent, où nous sommes libres de choisir ce que nous voulons être, et le moment de la mort, où nous n'avons plus aucun choix et où la décision est à Dieu. Or si le moment présent est bon, la mort sera bonne ; si nous sommes maintenant avec Dieu – dans ce présent qui se renouvelle sans cesse mais qui reste toujours ce seul moment actuel –, Dieu sera avec nous au moment de notre mort. Le souvenir de Dieu est une mort dans la vie ; il sera une vie dans la mort. »<sup>11</sup>

Traduit de l'anglais par Jacques Chevilliat

*Martin Lings, ancien conservateur des manuscrits orientaux au British Museum, est l'auteur d'ouvrages de références sur l'islam et le soufisme : Le Prophète Muhammad, Un saint musulman du XX<sup>e</sup> siècle, Qu'est-ce que le soufisme ?*

---

10. Le mot « souvenir » traduit ici le mot arabe *dhikr* dans le sens d'« invocation » ou de « mention ».

11. *Les Perles du Pèlerin*, Le Seuil, 1990, p. 61.